



L'expérience mystique de Jésus, par Laurence Freeman

La semaine dernière, nous avons vu que la conscience mystique est vieille comme le monde. La plupart des grands scientifiques de notre époque en sont venus à voir le monde de cette façon : unitive et avec révérence. Les sources de ce que l'on appelle la tradition mystique chrétienne sont donc antérieures au Jésus historique. Cela est conforme à la théologie de l'Incarnation selon laquelle le Verbe éternel est entré dans le temps et l'espace en la personne de Jésus d'une manière qui était sans précédent et sera sans répétition possible. Ce paradoxe de la « tempiternité », pour reprendre l'expression de Raimon Panikkar qui désigne ainsi l'intégration du temps et de l'éternité en une seule conscience, mérite qu'on s'y arrête un instant parce qu'il éclaire ce qui distingue l'expérience chrétienne. Il explique également pourquoi l'Écriture et les paroles de Jésus peuvent être comprises de manières si différentes. Ce même mystère montre comment nous entrons dans le fond commun de l'humanité par une profonde pénétration de notre propre tradition. En restant dans notre propre foi, à condition de plonger dans ses profondeurs, nous émergeons là où Jésus ressuscité nous rejoint, dans un domaine sans frontière. Le monde n'a jamais eu un besoin plus urgent de sagesse mystique, à la fois pour dépasser son autodestructivité et pour faire en sorte que les différences cessent de devenir des divisions et des excuses à la violence.

Les racines de la sagesse mystique chrétienne se trouvent dans les cavités les plus profondes du cœur de Jésus. Le cœur humain – symbole universel de complétude et d'intériorité – est notoirement difficile à discerner. Nous ne pourrions pas espérer voir loin dans le cœur de Jésus s'il ne nous avait pas spécifiquement déclaré : « Je vous ai fait connaître tout ce que j'ai appris de mon Père » (Jean 15, 15). Nous sommes appelés ses amis, ceux auxquels il ne cache rien. Cette révélation extraordinaire, associée à tout ce qu'elle suggère à propos de la relation divine à l'humanité, est au cœur de la foi chrétienne et sous-tend toutes les interprétations de la Croix et de la Résurrection.

Jésus est appelé « maître » plus souvent que d'aucun titre dans le Nouveau Testament. Nous apprenons de lui, comme l'implique le mot disciple (qui vient de *discere*, apprendre). À l'instar de tout bon maître, Jésus partage ce qu'il sait en étirant nos esprits et en élargissant notre capacité à la *gnosis*, la connaissance directe par l'expérience personnelle. C'est ce que le concile Vatican II a appelé la vocation universelle à la sainteté et la raison pour laquelle il a tellement insisté sur la revalorisation de la tradition contemplative. L'une des meilleures méthodes pour enseigner de cette façon n'est pas de faire ingurgiter un maximum d'informations mais de poser des questions. L'expérience mystique prospère avec l'ouverture de l'esprit et c'est ce que provoquent les questions.

Des nombreuses questions que pose Jésus, la plus essentielle – qui montre également comment son expérience du Père devient la nôtre – est peut-être : « Qui dites-vous que je suis ? » (Lc 9, 18 ; Mt 16, 15). Elle n'est pas agressive. Ignorez-la si vous voulez. Mais si on l'écoute, elle nous conduit, telle Alice, au fond d'un tunnel, dans un monde d'une illumination et d'une réalité extraordinairement intenses que Jésus appelle le Royaume. C'est comme si, en écoutant cette question, nous étions amenés par ruse à nous poser la question de fond de la conscience humaine, que nous aimons repousser indéfiniment : « Qui suis-je ? » Les mystiques chrétiens ont toujours vu que connaissance de soi et connaissance de Dieu sont inséparables. « Fasse que je me connaisse pour que je Te connaisse », suppliait saint Augustin. La connaissance de soi de Jésus est la base de son humble autorité pour poser cette question. La sagesse mystique est humilité. « Je sais d'où je suis venu et où je vais » (Jn 8, 14). Comme si Jésus, le maître des évangiles et le maître à l'intérieur de nos cœurs, voulait que nous soyons capables de le dire à propos de nous-mêmes.

Basileia, le mot grec pour « royaume » est mieux traduit par « règne ». Ceci pour nous rappeler que le royaume de Dieu n'est pas un lieu où nous allons, ou une récompense qui nous attend. C'est la présence du pur être de Dieu dans lequel toutes les dualités sont dépassées, mais pas détruites. « L'on ne dira pas : "Voici : il est ici ! ou bien : il est là !" Car voici que le Royaume de Dieu est au milieu de vous » (Luc 17, 20). La préposition *eu*, signifie à la fois dans et parmi, et donc, comme souvent avec la grammaire de saint Paul, a des connotations à la fois mystiques et sociales. Mystiques et moraux, contemplatifs et actifs, les évangiles sont une source infiniment fertile de croissance spirituelle. Ils changent de sens selon les conditions dans lesquelles on les lit et s'adaptent à l'intelligence du cœur du lecteur. La prière contemplative et la Parole vivante de l'Écriture ont conjointement formé la tradition mystique chrétienne. Enracinée dans l'expérience de Jésus, la tradition mystique chrétienne a simplement pour signification d'entrer dans le Royaume en union d'amour avec lui, illuminés par sa parole, dans les conditions particulières de nos vies.

Jésus a fait beaucoup de choses. Il a pardonné les péchés, soigné les malades, nourri les affamés, ressuscité les morts, apaisé les tempêtes, parlé en paraboles, et s'est régulièrement retiré dans le silence et la solitude pour prier. Mais l'importance de tout ce qu'il disait et faisait résidait dans la manifestation du Royaume. « Les paroles que je vous dis, je ne les dis pas de moi-même : mais le Père demeurant en moi fait ses œuvres. Croyez-m'en ! je suis dans le Père et le Père est en moi » (Jn 14, 10-11).

Cette déclaration d'union avec Dieu et l'assurance de l'envoi de l'Esprit par Jésus ont conduit, en quelques siècles, à la formulation trinitaire du langage mystique chrétien. Celui-ci, cependant, comme le verrons au fil de cette série, tient davantage du langage de l'alcôve que de la salle de conférence. Il n'est donc pas surprenant que les mystiques du christianisme se soient très régulièrement heurtés à ses dirigeants universitaires et bureaucratiques. Ni le judaïsme, ni l'islam, nos religions sœurs, sont à ce point à cheval sur l'orthodoxie doctrinale. Cependant, le mystique est malgré tout poussé, à ses risques et périls, à trouver les mots pour exprimer l'expérience qui est née dans le silence de l'union des cœurs. Jésus, le modèle du contemplatif chrétien, a également montré que l'expérience de l'amour de Dieu appelle à être exprimée afin d'accomplir une révolution dans la conscience humaine.

Nous pénétrons dans le Royaume par une transformation de la conscience dans l'autrui-centrisme de l'amour. Les Béatitudes montrent à quoi ressemble le monde ensuite. L'amour est la devise du Royaume, et le commandement d'aimer est la grande simplification qui réunit le moral et le mystique. Le christianisme est par essence une religion mystique parce qu'il n'a pas de sens en dehors de la vision unitive dans laquelle tous les contraires coïncident. Même les ennemis deviennent ceux que nous aimons. Jésus a enseigné que la contemplation et la non-violence étaient les deux piliers du Royaume.

Le disciple chrétien grandissant dans cette vision, nourri par la parole, les sacrements, la communauté et le dialogue avec les autres religions, son expérience devient la nôtre. L'expérience mystique chrétienne est essentiellement et simplement la vie chrétienne. En la vivant, nous voyons que la grande inhabitation que Jésus célèbre dans son discours d'adieu : « Comme toi, Père, tu es en moi et moi en toi, qu'eux aussi soient en nous » (Jn 17, 21) ne sont pas que des mots.

Suggestions de lecture :

Olivier Clément, *Sources, Les mystiques chrétiens des origines*, DDB, 2008.

Laurence Freeman, *Jésus, le maître intérieur*, Albin Michel, 2002.